

JOFFREY GABRIEL

*LE GOÛT
DES CRÊPES
AU BEURRE,
SALÉ*



l'Archipel
roman

JOFFREY GABRIEL

LE GOÛT DES CRÊPES
AU BEURRE SALÉ

roman

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5055-0

Copyright © l'Archipel, 2025.

*À mon fils,
Ma bataille*

Dans trois jours, un violent orage s'abattra sur Quimper, l'Odet débordera de son lit, les allées seront inondées, les habitants paniqués, et un corps sera retrouvé au rez-de-chaussée de l'immeuble du 13, rue Kéréon. Inerte.

CHAPITRE I

JEUDI 3 AVRIL

J - 3

Le glacier de la rue Kéréon attire les foules à toute heure. Dans son atelier près de Quimper, il prépare des glaces aux parfums alléchants : caramel au beurre salé, chocolat, cannelle, pain d'épice, sablé, rhum-raisin, marron, nougatine... Il se plaît à raconter au premier touriste venu qu'il occupe le même emplacement depuis vingt ans, de midi à minuit, devant le 13 de la rue Kéréon, avec son chariot. Au printemps, une file d'attente se dessine sur les pavés et il n'est pas rare qu'elle se prolonge jusqu'à la bijouterie du numéro 7.

Roméo maudit les spectateurs qui le regardent s'empêtrer avec sa valise dont les roulettes se coincent entre les pierres. Il ne s'attendait pas à tant de monde. « Studio calme dans rue atypique du centre-ville, à deux pas de la cathédrale », disait l'annonce. Avec son dossier bancal, il n'a pu s'octroyer le luxe d'être trop regardant. N'ayant pas eu la chance de faire une visite, il s'est contenté de clichés de mauvaise qualité sur la devanture

de l'agence. Dans le trousseau de clefs qui lui a été remis par la gestionnaire locative, un badge électronique lui permet de s'isoler du vacarme ambiant. La ruelle, son brouhaha, ses odeurs et ses horreurs, il les connaît bien. Il referme la lourde porte en bois derrière lui et observe le hall d'entrée.

L'odeur légère d'un sol qui aurait été lavé avec une serpillière sale flotte dans l'air. Sur sa droite, quatre boîtes aux lettres : Atelier Riou, M. et Mme Briand, Gaël Hamon. Et un emplacement vide pour qu'il y écrive son nom : Roméo Le Gall. Son studio se situe au troisième étage et l'étroitesse de la cage d'escalier n'avait pas laissé, lors de la construction, la place nécessaire pour un ascenseur, lui a communiqué l'agence. Il hisse sa valise sur la première marche en bois recouverte d'une épaisse moquette. Elle contient l'essentiel de sa vie. Il se dit qu'en somme ce n'est pas grand-chose, que son existence ne tient qu'à une poignée d'affaires récupérées avant de quitter son domicile et de bibelots ramassés dans la rue. Chaque vêtement, chaque objet est chargé d'une histoire et renferme un souvenir qu'il ne peut se résoudre à abandonner. Essoufflé au premier palier, il se fait la promesse de se mettre au sport. L'ampoule éclaire d'une lumière blanche la porte de M. Hamon. La sonnette se trouve à quelques centimètres à peine de l'interrupteur, sur un mur jaune poussin. Roméo reprend son souffle, passe la main dans ses cheveux blonds et monte sa valise jusqu'au palier suivant. Sur la porte du couple Briand sont accrochés des dessins d'enfant – du moins, il espère que ce sont des enfants, parce que si Mme Briand dépasse encore

les contours de sa licorne avec ses crayons, elle ne mérite pas d'avoir son nom sur une boîte aux lettres.

Un nom sur une boîte aux lettres. Ce sera la première fois. Sa première étiquette. C'est important, une première étiquette. Il ira, dès l'aube, acheter du ruban adhésif et s'appliquera à écrire proprement. Il hisse sa valise et grimpe les dernières marches qui le séparent de son nouveau chez-lui. Il partage son palier avec un placard à balais qui renferme le nécessaire pour le ménage dans les parties communes : un aspirateur, une serpillière, du produit pour les boiseries et des chiffons. *Ce sera ça de moins à acheter*, se dit-il, clamant un droit de jouissance sur les affaires communes. Il tient fermement la clef, qu'il insère dans la serrure. Il pousse la porte. Ce n'est pas le luxe de chez ses parents, mais il a un toit. Un toit, un sommier et un matelas, deux oreillers, une table de chevet, une commode et, dans la salle d'eau attenante, des toilettes, un lavabo et une douche étroite isolée par un rideau en plastique. Il pose sa valise près de son lit et s'installe sur le matelas. Il aurait dû penser à acheter des draps avec l'argent donné par sa mère. Il ira demain. Il les ajoute à sa liste de courses : *ruban adhésif, draps*. Il n'a jamais acheté de draps de sa vie. Ce sera une première. Encore une.

L'annonce disait vrai : le studio est d'un calme religieux. Roméo ouvre le vasistas pour faire entrer un peu d'air frais. Le brouhaha de la rue monte à ses oreilles. Trois semaines qu'il n'a pas dormi dans un vrai lit – ce ne sont pas quelques conversations autour de crèmes glacées et sorbets qui l'empêcheront de trouver le sommeil. Il éventre sa valise et range ses affaires dans la commode

qui sent le vieux bois et la cire d'abeille. Dans chacun des tiroirs tapissés se trouvent des pastilles antimites. Il empile ses t-shirts aux côtés de ses pulls, plie ses pantalons et glisse ses chaussures sous le sommier. Dans sa table de chevet, il dépose les recueils de poésie qu'il a lus ces trois dernières semaines, les vers qui lui ont réchauffé le cœur. Apollinaire, Baudelaire et, bien sûr, Prévert.

Rappelle-toi Barbara

Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là¹

Roméo retire ses vêtements et les jette en boule à côté des toilettes. Il réfléchira demain à la façon de les laver. Il se rince le visage à l'eau froide, ferme le Velux et s'allonge à même le matelas. *Ruban adhésif, draps, lavomatique, savon, shampooing, brosse à dents, dentifrice*. Le voilà chez lui. Il allume la lampe posée sur la table de chevet et ouvre *La Pluie et le Beau Temps*, de son poète préféré. Roméo s'endort paisiblement. Il n'aura pas besoin de surveiller ses affaires cette nuit, ni de garder les yeux ouverts, sur le qui-vive. Il se pourrait même que Roméo rêve. Et quand Roméo rêve, il rêve d'amour.

1. « Rappelle-toi Barbara », texte de Jacques Prévert, musique de Joseph Kosma.

CHAPITRE 2

VENDREDI 4 AVRIL

J - 2

Avant même de faire couler son café, Élouan empoigne de ses mains rugueuses et sèches le rideau métallique qui ferme son atelier et le remonte. Il inspecte soigneusement son antre. Chaque outil doit être à sa place, chaque paire de chaussures alignée au centimètre près. Une habitude qu'il a gardée au fil des années, un rituel qui conditionne la réussite de sa journée. Rien ne doit être laissé au hasard dans ce petit royaume bâti de ses propres mains. Il se sent alors prêt à accueillir ses premiers clients. Pourtant, il le sait d'expérience, aucune âme ne franchira le seuil de son magasin avant 9 heures – mais il aime prendre son temps. Il enfile son tablier, noue la lanière dans son dos et se dirige vers la gazinière. Il y a trente-deux ans qu'il a installé son atelier au rez-de-chaussée de cet immeuble. Il a connu tous les propriétaires, les locataires, même un couple de squatteurs qui ont profité de la gentillesse d'une personne âgée. Élouan connaît tout le monde

dans l'immeuble et le quartier. Certains jours, des voisins s'arrêtent à la fenêtre de sa cordonnerie pour partager un café, une cigarette, discuter de la pluie et du beau temps. « Surtout du beau temps. En Bretagne, il ne pleut que sur les cons, moi je lutte pour rester à l'abri », dirait ce Breton de naissance.

Le cinquantenaire¹ remplit d'eau sa cafetière émaillée. Après avoir tassé le café dans le filtre, il gratte une allumette d'un geste vif et allume sa gazinière. Ce sont les premières odeurs qui embaument la pièce. Il allume la radio et prête une oreille inattentive aux informations. Suit une émission qu'il n'écoute pas, mais qui meuble le silence de sa vie. Nul autre bruit dans l'atelier – ne serait cette phrase lancinante qui résonne sous son crâne : « Tu n'es pas mon père, de toute façon. »

Comme chaque matin, il s'applique à ranger sa table de travail. Il débarrasse des ceintures qu'il a laissées traîner, des bouts d'élastique, des patins couleur caramel. Il trie les fraises pour semelles et les classe par taille. Les ciseaux retrouvent leur emplacement initial, et le tournevis plat regagne le râtelier. Un coup de balayette – la poussière s'envole et retombe sur les tomettes. Dans sa boutique, il expose quelques-unes de ses créations, celles qu'il n'offre pas à sa femme. Des sacs à main en cuir, des portefeuilles et des porte-clefs. Il crée quand il s'ennuie et que l'après-midi s'étire en longueur.

Il verse l'épais liquide dans une tasse blanche. En hiver, il aime poser ses mains sur la porcelaine et sentir

1. « Bien tassé », ajouterait-il, pour se moquer lui-même du temps qui passe.

la chaleur du café se propager en lui, mais, maintenant que les bourgeons du printemps éclosent sous le soleil breton, il préfère poser sa tasse à côté des différentes colles et la laisser refroidir.

Tu n'es pas mon père, de toute façon.

Sa boutique offre la meilleure vue de tout Quimper. Sous ses yeux la rue Kéréon vibre du matin au soir : les travailleurs, les touristes, les jeunes, le marchand de glaces, les allées et venues de toute une ville, à l'ombre de la cathédrale Saint-Corentin. Les maisons à pans de bois, typiques du centre historique de Quimper, se dressent fièrement, leurs façades ornées de motifs celtiques. L'odeur des crêpes beurrées et des kouign-amanns chauds se mêle à l'air marin qui remonte de l'Odet. Un premier client vient s'accouder à son comptoir, comme à un bar-tabac.

— Ah, te voilà, Marc ! Comme d'habitude, dès que le café a fini de couler, tu pointes le bout de ton nez !

— Sers-m'en donc une tasse, tu ne vas pas me faire attendre.

Élouan attrape sa cafetière. C'est son premier sourire du matin. La première personne avec qui il échange.

— Comment va Agathe ? s'enquiert l'homme en portant le liquide à ses lèvres.

— Comme d'habitude. Hier soir encore, elle m'a demandé de lever le pied. « Tu passes plus de temps avec tes chaussures qu'avec moi. »

— Un classique.

— Comme tu dis. Mais je suis encore loin de la retraite. J'ai essayé de calculer, il faudrait que je travaille encore au moins huit ans si je veux un revenu correct.

— Et tu n'arriverais pas à te trouver un apprenti ? Un petit jeune que tu paierais une misère pour faire ton boulot à ta place.

— Parce que tu en connais, toi, des jeunes qui aimeraient fabriquer des clefs et réparer les chaussures puantes d'inconnus ? Ça n'intéresse plus personne aujourd'hui. Quinze jours déjà que j'ai mis une pancarte pour dire que je cherchais quelqu'un, pas une seule candidature !

Élouan attrape un tissu, l'imbibe de graisse Le Phoque et l'applique sur une paire de Dr. Martens. Les cercles qu'il dessine sur le cuir sont mécaniques.

— En parlant de jeune, reprend-il, il y a un p'tit nouveau au troisième.

— Un étudiant ? demande Marc.

— Je ne sais pas encore, je ne l'ai pas croisé. J'ai juste fait fabriquer hier un double des clefs pour l'agence. La gestionnaire m'a informé que c'était loué. J'ai tenté de connaître l'identité du nouveau locataire, elle n'a rien voulu me dire, à ceci près qu'il arriverait dans la nuit et qu'il était pressé de prendre le studio. Elle faisait claquer ses chaussures sur les pavés. Son talon droit était tout abîmé.

— Tu ne lui as pas proposé de lui réparer ?

— J'fais pas dans le bénévolat ! Le p'tit jeune est arrivé hier soir, je suis parti avant de le croiser. Vu la taille du studio, je doute qu'il reste longtemps. Ce n'est pas plus grand que mon atelier. Une vingtaine de mètres carrés qu'il paie une fortune, en plus. Tu te rends compte, près de quatre cents euros pour avoir la joie d'avoir tes toilettes à moins d'un mètre de ton lit.

— Ça a le mérite d'être pratique pour les gueules de bois, s'amuse Marc.

— La douche à deux mètres de la cuisinette. Tu peux jeter l'eau des pâtes dedans quand l'évier est bouché.

— Il faut bien un premier logement quand tu es jeune. Tu crois que ton fils trouvera un deux cents mètres carrés avec l'argent de son stage ?

Élouan est renvoyé à la réalité. Son fils. S'il lui arrivait quelque chose ? Marc soulève son coude du comptoir et avale son café.

— Toujours aussi fort, ton truc ! Je ne sais pas comment tu fais pour boire ça tous les jours !

— Si tu n'es pas content, la brasserie, c'est deux numéros plus bas dans la rue. C'est aussi deux euros !

— Allez, je file !

Élouan salue son ami. Il aime ces rituels qui lui créent une routine depuis trente-deux ans. Derrière la porte de son atelier gronde la tempête matinale, « l'ouragan du deuxième » comme il aime l'appeler. Les voix éclatent dans la cage d'escalier, ça se bouscule, ça se chamaille, ça se dispute. De la porte de l'immeuble jaillit une fillette qui se coiffe les cheveux.

— Tu vas finir par te faire des nœuds à toujours y passer ta main !

— Bonjour, Laurène, lance le cordonnier.

— Oh, pardon, bonjour, Élouan ! Dis « bonjour »,
Rose.

CHAPITRE 3

VENDREDI 4 AVRIL

J - 2

Un bonjour timide glisse des lèvres de la petite fille. Laurène lui donne une main ferme et, de l'autre, soutient sa deuxième fille. Endormie dans son écharpe de portage, la petite a choisi de ne pas dormir la nuit et de fermer les yeux lorsque le soleil se lève. Deux mois que Laurène et son mari essaient de trouver un rythme. Rien n'y fait : les longues marches dans l'appartement, le lit parapluie, le cosy, le berceau, le couffin, les berceuses, les bruits blancs, roses, rouges, bleus ou verts. Toutes les couleurs ne suffisent pas à calmer le nouveau-né. Laurène bataille avec les playlists Spotify, elle a la sensation de diffuser des arcs-en-ciel alors que ses nuits demeurent blanches.

— Regarde avant de traverser, Rose.

La fillette est en maternelle. Elle a la tête en l'air. Quand sa mère lui demande de s'habiller, elle oublie parfois ses chaussettes, met ses pantoufles au lieu de ses chaussures. Depuis que la cadette est arrivée, Rose

a les cheveux en pagaille, sa mère lui fixe une barrette sur le devant, pour que sa mèche ne tombe pas devant ses yeux. Rose préférerait quand elle était fille unique : au moins elle avait des cheveux de princesse.

— Avance, le bonhomme est vert.

La semaine prochaine, Rose fête ses quatre ans. Elle sait déjà lacer ses chaussures et compter deux par deux, comme Franklin. Mais, bientôt, c'est son anniversaire. C'est sa maîtresse qui le lui a rappelé. Elle est surprise, papa et maman ne lui ont pas encore demandé quel cadeau lui ferait plaisir. Elle a déjà une longue liste en tête. Son amie Swann a la longue robe de la princesse Elsa. Elle voudrait la même pour jouer à jeter de la glace, comme dans le dessin animé. Elle adorerait des Duplo et des livres. Ce ne sont pas tant les pages qu'elle aime tourner que le moment où son père ou sa mère s'assied sur le bord de son lit pour lui lire une histoire. Il y a longtemps que plus personne ne lui lit d'histoires – depuis l'arrivée de sa petite sœur, précisément.

— Tu sais que, le vendredi soir, papi et mamie viennent te chercher, explique Laurène à sa fille.

Cette dernière hoche la tête. Laurène se dit qu'elle aurait dû prendre la poussette. La petite grandit et pèse presque cinq kilos déjà. Au début, cela lui semble léger. Puis, avec les escaliers, les pavés, le sac pour la maternelle sur l'épaule, la main tendue vers Rose, le poids finit par se faire ressentir. Elle a l'impression de se tenir courbée et que sa colonne vertébrale va se rompre.

— N'oublie pas d'être sage avec papi et mamie, répète Laurène à sa fille qui franchit le portail.

Elle la surveille tandis qu'elle pénètre dans la cour, lui adresse un signe de la main. Rose lui souffle un baiser dans le vent. La petite, contre son corps, a le hoquet dans son sommeil. Laurène l'observe, silencieuse. *Qui es-tu ?*

Sur le chemin du retour, ses yeux fixent ses pas. Elle pourrait compter les pavés qu'elle foule si elle ne pensait à autre chose. Laurène aime sa ville, mais elle ne la regarde plus. Elle a toujours habité Quimper. Elle jouit du charme d'une grande ville et d'un sentiment de vie de quartier : au bas de sa rue se trouve l'école ; à quelques centaines de mètres à peine, sur le trajet du retour, se trouve le cabinet de décoration d'intérieur où elle travaille, et ses parents habitent une maison de ville sur la rive est de l'Odet, à dix minutes à pied seulement. Elle remonte la rue Kéréon sans prêter attention aux façades en pierre, aux commerçants qui soulèvent leur grille, aux passants qui la saluent. C'est dommage, elle ne voit pas les parterres de fleurs, le soleil qui chatouille les fanions colorés volant au vent léger, la vitrine du Meilleur Ouvrier de France présentant ses plus beaux kouign-amanns. C'est le matin, mais, dans le cœur de Laurène, c'est tout le temps la nuit. Si elle devait repenser son intérieur aujourd'hui, elle mettrait du noir partout, elle accrocherait d'épais rideaux qui ne laissent pas passer la lumière, puis elle arracherait ces lettres de bois sur la porte du fond du couloir.

Elle pense à Antoine, à leur mariage, aux rêves qu'ils avaient partagés. Mais ces souvenirs sont des fragments qu'elle préfère classer soigneusement, dans un coin de son esprit. Il y a des jours où elle se sent presque

détachée de lui, comme si leur vie de couple appartenait à une autre époque, avant que tout ne devienne si compliqué, si confus.

Elle pose ses mains sur le corps de sa fille qui se réveille lentement. Peut-être a-t-elle froid, se dit-elle. Sans doute n'est-elle pas habituée à se retrouver seule dans une écharpe de portage, ou seule tout simplement. Laurène l'enveloppe de son amour.

— On va boire le biberon, hein ? D'accord, ma chérie ?

Quand sa mère lui parle, elle lui parle en « on », comme si mère et fille ne formaient plus qu'une seule personne. *On* fait dodo, *on* fait la sieste, *on* fait un rot... Laurène vit désormais à travers sa fille.

— Rebonjour, Élouan.

Elle force un sourire en passant devant la cordonnerie. Sa voix est douce, polie, mais dénuée de toute émotion véritable. Ce n'est qu'un masque, une manière de maintenir les apparences, de faire comme si tout allait bien. Juste quelques mots, puis elle s'empresse de continuer son chemin. Une routine bien huilée... Tous les matins, elle quitte son mari et son appartement. Elle salue le cordonnier qui occupe l'atelier du rez-de-chaussée, accompagne Rose au bout de la rue et revient. Cette sortie à l'extérieur est son unique bouffée d'oxygène quotidienne. C'est le seul pas dehors qu'elle s'autorise pour l'instant. Elle pousse la porte de bois, monte au deuxième étage et croise Gaël sur le palier du premier.

— Vous souhaitez que je vous aide à descendre ?

L'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editions_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser
par Atlant'Communication